



Coups doubles

C'est rare mais ça arrive. C'est rare de découvrir un auteur dont on se dit qu'on va désormais le suivre. Ça l'est encore plus de ne pas changer d'avis à la lecture d'un deuxième ouvrage. Dans des genres bien différents, Nicolas Mathieu et Serge Joncour font partie de cette famille. Dès son premier roman *Aux animaux la guerre*, Nicolas Mathieu réinvente le polar social des années 80. Ces livres où l'enquête policière est tout autant un moyen de captiver le lecteur qu'un prétexte pour lui faire découvrir un univers. Chez Mathieu il s'agit de ces vallées lorraines où l'on court après une activité industrielle déliquescence avant de chercher autre chose pour gagner sa croûte. Dans son nouveau livre, *Leurs enfants après eux*, Mathieu abandonne la trame policière, troque les Vosges pour les bassins sidérurgiques, et nous propose des personnages dont les enfants ne se voient pas d'avenir sur place de peur de ressembler à leurs parents.

Serge Joncour est plus vieux que Nicolas Mathieu, avec une œuvre plus fournie. Il est au vu de ses derniers écrits un mec simple qui apprécie le monde rural. Dans *Repose-toi sur moi*, Ludovic est un exilé du Lot venu soigner à Paris son veuvage. Serge, *l'Écrivain national* qui ressemble tant à Joncour, s'installe pendant un mois au fin fond du Morvan. Joncour est un merveilleux raconteur même quand il se met en scène. Il ne nous plonge pas dans les affres du créateur devant sa page blanche, préférant nous narrer la vie des habitants de ce bourg de la Nièvre qui n'aiment pas beaucoup les étrangers. Mais qui souhaiteraient tant rester vivre au pays comme avant.

Sommaire

Aux animaux la guerre,
Nicolas Mathieu, p2

Repose-toi sur moi,
Serge Joncour, p3

L'écrivain national,
Serge Joncour, p4

Leurs enfants après eux,
Nicolas Mathieu, p5

Le silence de Sandy Allen,
Isabelle Marrier, p6

Le club des cinq part en séminaire,
Bruno Vincent, p7

Le village de l'Allemand,
Boualem Sansal, p8

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)



Aux animaux la guerre

Nicolas Mathieu, Actes Sud

Deux pour le prix d'un. Roman noir et roman social. Un peu comme ce que faisaient Manchette, Jonquet ou Dainincks dans les années quatre-vingt. Sauf qu'ici il n'y a pas de meurtres à élucider. Juste la certitude que l'histoire ne peut que finir mal. Nicolas Mathieu, qui vient de recevoir le Goncourt pour son second roman *Leurs enfants après eux*, nous emmène chez lui dans les Vosges du côté de Saint-Dié. Non loin de la Vologne, bref là où il fait bon vivre. Ce n'est pas le petit Gregory qui dirait le contraire. Le temps n'est pas à la fête dans ce coin de Lorraine où les usines ferment les unes après les autres. L'usine c'est Velocia, un sous-traitant automobile qui bat de l'aile depuis des années. Inutile d'espérer une réaction collective des ouvriers. Ils ne sont d'ailleurs plus si nombreux suite à plusieurs plans sociaux. En plus ils se tirent dans les pattes entre permanents et intérimaires, voire entre Français et Arabes. Martel est syndicaliste chez Velocia. Il est surtout secrétaire du comité d'entreprise. Pratique quand on est dans la mouise comme lui, toujours à découvert à la banque. Au début il a tenté de s'en sortir en faisant des petits boulots. Mais assurer la sécurité dans les concerts de son bled lui rapporte plus d'emmerdes que d'argent. Surtout qu'il doit faire équipe avec Bruce, un collègue limite simplet qui consomme force anabolisants. Alors Martel s'est servi dans la caisse du CE. Juste le temps de se dépanner. Mais maintenant, il est allé trop loin et doit trouver d'urgence 15 000 euros. Alors il ac-



cepte de travailler pour les Benbarek, les caïds du coin. Actes Sud nous présente *Aux animaux la guerre* comme le roman noir du déclassement des petits Blancs. Ceux qui savent que leurs enfants ne feront pas mieux qu'eux. On peut attester que les habitants de la vallée l'ont compris. Et plus encore leur descendance qui glandouille au lycée professionnel sans même avoir l'espoir de rentrer à l'usine. Alors ils tournent de troquet en troquet en fin de semaine, en fonction de leurs maigres moyens financiers. De l'argent Lydie n'en a pas. Normal quand on habite « La ferme », une ruine perdue dans la forêt qui appartient à son grand-père. Un tendre qui a fait le coup de feu pour l'OAS dans un autre temps. Mais quand on est une des deux meufs du bahut, sévèrement nichonnée de surcroît, on se débrouille. Face à eux Rita détonne un peu. Elle dirige l'inspection du travail, mais est surtout issue d'une famille de convaincus. Il n'empêche qu'elle a compris depuis longtemps qu'elle ne pouvait faire que dans le cosmétique. Mettre à l'amende un boucher qui exploite son apprenti, elle sait le faire. Pour les patrons de l'usine c'est autre chose, notamment parce qu'ils accumulent les pertes depuis des années. Alors quand ils déménagent les machines-outils, elle tente d'aider les ouvriers. Mais quand arrive l'annonce de la fermeture, elle ne peut que chercher à gagner du temps. Rita en pince un peu pour Martel. Un jour elle envoie sa voiture dans le décor pour éviter une jeune fille qui surgit devant elle en petite culotte et tout part en vrille. On vous avait prévenus. C'est un roman noir.

Repose-toi sur moi

Serge Joncour, Flammarion

Ludovic et Aurore n'ont *a priori* rien en commun. Lui est un ancien agriculteur de la vallée du Célé qui a quitté la ferme familiale du Lot après la mort de sa femme Mathilde. Il est grand, massif, et s'est retrouvé à Paris pour travailler dans le recouvrement. Pas un boulot dont on rêve, puisqu'il passe son temps à récupérer de l'argent chez les pauvres. Ce n'est pas qu'ils soient tous honnêtes. Mais de la petite vieille qui n'a jamais payé la bague offerte à sa petite-fille à la mère de famille qui accumule les retards de loyers, il en croise des situations pénibles. Aurore est née du bon côté de la rue. Elle est styliste, dans la boîte qu'elle dirige avec son associé Fabian et six salariés. Ce métier elle l'a choisi et elle veut l'exercer avec éthique en refusant par exemple de faire fabriquer en Asie ou dans tout autre pays où les ouvriers sont des esclaves. Ludovic et Aurore sont pourtant proches, géographiquement proches puisqu'ils habitent dans le même groupe d'immeubles au centre de Paris. Mais pas la même cage d'escalier. L'ancien rugbyman occupe un minuscule appartement au milieu des logements « Loi de 1948 », là où on trouve beaucoup de personnes âgées comme Odette sa voisine à qui il rapporte sa baguette tous les soirs. Aurore a les moyens. Elle a acheté un six pièces avec son businessman de mari Richard où résident leurs trois enfants. Deux mondes qui se côtoient et s'ignorent comme sou-

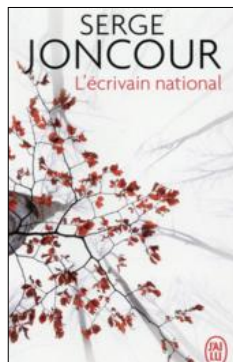


vent à Paris. Et pourtant Ludovic et Aurore vont se rencontrer pour une histoire de corbeaux qui pourrissent la vie d'Aurore depuis qu'ils ont colonisé l'arbre de leur cour. À sa grande surprise, Ludovic les fait disparaître uniquement pour rendre service. Et c'est ainsi que commence une magnifique histoire d'amour, brutale, belle à en pleurer. C'est d'abord la solitude qui les a réunis. La solitude qui pèse tant à Ludovic qui ne supporte pas qu'on ne lui rende pas son « bonjour » quand il rentre dans un café. La solitude qu'il ressent quand il redescend dans la ferme familiale où sa mère atteint par la maladie ne parle plus à personne. Aurore aussi est seule. Malgré ses enfants, malgré son mari qui ne la touche plus, malgré son associé qui est en train de la lui faire à l'envers pour lui piquer sa boîte. Alors Aurore se bat quand l'industriel troyen à qui elle a confié la fabrication de sa dernière collection lui livre des robes sans forme, sans âme. Elle se bat avec son banquier et sa comptable. Elle se bat avec son associé qui ne rêve que de sous-traitance en Asie, de développement de la marque, de nouveaux investisseurs. Grande nouveauté pour Aurore, Ludovic est là pour l'écouter, pour l'assister, pour lui réparer son chauffe-eau, voire pour lui faire de la soupe. Juste de l'autre côté de la cour quand tant de personnes l'ignorent. « *Repose-toi sur moi* » c'est ce que se disent les deux amants et qui leur fait tant de bien. D'abord Ludovic puis Aurore parce qu'à deux on est toujours plus forts.

L'écrivain national

Serge Joncour, Flammarion

Joncour, épisode n°2. Serge, un prénom choisi au hasard, est invité à passer un mois à Donzières un gros bourg de la Nièvre. Serge, écrivain de profession, devra en contrepartie rencontrer des lecteurs dans la librairie de Michel et Marie, animer des ateliers d'écriture et rédiger un feuilleton dans le journal local. Rien qui ne saurait lui déplaire, étant donné qu'il végète à Paris depuis sa séparation d'avec Helena. Il est accueilli comme le Messie par le maire de Donzières qui lui donne le qualificatif « d'écrivain national ». Et c'est parti pour un mois qui s'annonçait bien tranquille, sous réserve d'aimer le monde rural. Mais qui pourrait en douter quand on est le personnage principal d'un roman de Serge Joncour. Pourtant ce ne sera pas si simple et le roman va virer rapidement au polar. Car Donzières traverse une période agitée à la suite de la disparition d'un certain Commodore. L'octogénaire, ancien de la Légion, était depuis des années maraîcher. Mais aussi propriétaire forestier dont beaucoup disaient qu'il vendait son bois sans jamais le déclarer au fisc. Comme les gendarmes de la Nièvre ne sont pas des imbéciles, ils mettent rapidement la main sur les probables assassins. Encore que d'assassins il ne devrait pas être question tant qu'on n'aura pas retrouvé le corps. Au-



relik et Dora, marginaux et étrangers, sont des coupables idéals. Aurelik est donc incarcéré tandis que sa compagne retourne vivre dans la mesure forestière que leur louait Commodore. Pour aggraver leur cas, Aurelik et Dora fréquentaient des écologistes qui s'opposent à la construction d'une usine qui doit produire de l'électricité avec la biomasse locale. En quelque sorte, de l'électricité bio dont ne voudraient pas les écolos. Un comble ! Le séjour de Serge s'en trouve chamboulé car il passe son temps au fond des bois avec la mystérieuse Dora dont il tombe peu à peu amoureux. Plus que la belle Hongroise, la forêt est le personnage principal du roman. La forêt qui constitue l'ultime espoir du maire pour développer sa commune. La forêt où Serge ne cesse de s'embourber, de faire de mauvaises rencontres. Des marginaux que Dora peine à contrôler mais aussi des gendarmes qui n'aiment pas plus que les autochtones que « l'écrivain national » viennent fureter dans les bois. Étonnez-vous alors que Serge soit régulièrement en retard à tous ses rendez-vous et qu'il y arrive ses vêtements souillés et son visage marqué. Mais comment résister à l'appel de Dora quand les activités proposées à Donzières consistent pour l'essentiel à ingurgiter force alcool pour ne pas décevoir ceux qui vous ont invité. Promenons-nous dans les bois pendant que Commodore n'y est pas ...

Leurs enfants après eux

Nicolas Mathieu, Actes Sud

Vous découvrirez sans doute Nicolas Mathieu avec ce livre qui vient de recevoir le Goncourt 2018. Vous auriez tout aussi bien pu commencer par son roman précédent (*voir plus haut*) tant leur univers sont proches. Nicolas Mathieu écrit sur sa Lorraine, une vallée vosgienne dans *Aux animaux la guerre* et la Lorraine sidérurgique dans son dernier livre. Mais, faut-il le préciser, les hauts fourneaux de Heillange, une ville imaginaire qui fait furieusement penser à Hayange, sont dans *Leurs enfants après eux* depuis longtemps à l'arrêt. Nous allons suivre pendant quatre étés de 1992 à 1998 Anthony et Hacine côté garçons, Steph et sa copine Clem côté fille. Anthony est au début du roman un adolescent de 14 ans. Il sera un homme à la fin de l'histoire. Ces personnages et leur famille vont se croiser, se chercher, se battre, se retrouver jusqu'à cette journée de 1998 qui verra Lilian Thuram envoyer la France en finale de la coupe du monde de football. Un moment de grâce qui laissera penser à certains que la France victorieuse est de retour. Même dans cette vallée où le seul espoir des jeunes est de partir de peur de ressembler à leurs parents. Et où le Front national a supplanté le Parti communiste chez les ouvriers laminés par le chômage. Parce qu'il nous montre les espoirs déçus des petits Blancs et de ceux venus du Maghreb perdre leur santé dans des usines, le roman de Mathieu vaut tous les livres d'économie et de sociologie sur les gilets jaunes. À 14 ans comme

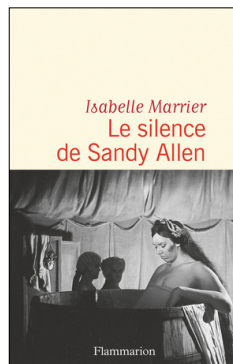


à 16 ou à 18 ans, Anthony tourne autour de Steph. En vain au début de l'histoire, quand coucher avec sa première fille le travaille jour et nuit. Il aura d'autres opportunités, tout comme Steph car dans ce livre les filles expriment autant leurs envies que les garçons et parlent au moins aussi cru. Cela amène Stéphanie, de retour d'une année de classe préparatoire, à dire à sa copine qu'elle se taperait n'importe qui. Ou à débriefer ses mecs dont certains ont une bite de yorkshire. Dans un milieu familial en cours d'implosion, Anthony multiplie les conneries, de petits larcins en rodéo en moto. Ce n'est pas son père qui risque de le recadrer, lui dont l'autorité familiale s'est peu à peu dissoute dans l'alcool et qui ne connaît que la violence physique pour s'imposer. Sa mère tient la baraque tant qu'elle peut même si son couple n'en est plus un. Et que dire de Hacine, qui grandit sur la dalle de sa cité avec pour seul espoir de conquérir sa place parmi les dealers qui font vivre le quartier. Certes quand on est originaire du Maroc, on bénéficie d'approvisionnements privilégiés pour la résine de cannabis. Mais savoir traverser la France à 200 km/h en convoyant la marchandise, ne vous offre pas nécessairement une place dans l'ascenseur social. Pour tous ces gamins en phase de devenir adultes, la meilleure des choses serait de trouver un travail dans l'eldorado luxembourgeois. Le statut des parents de Steph et Clem leur ouvre plus d'espoirs. Car même sans avoir jamais travaillé jusqu'au bac, il est toujours temps pour elles de s'y mettre pour aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte.

Le silence de Sandy Allen

Isabelle Marrier, Flammarion

Sandy Allen était une Américaine que le *Guinness book* des records a homologué comme la femme la plus grande du monde (2 mètres 32), dans les années 1970. Elle a vécu 53 ans, ce qui lui a permis de connaître successivement deux mondes : d'abord un monde où elle a notamment gagné sa vie comme « freak » auprès de qui les visiteurs des chutes du Niagara pouvaient satisfaire leur curiosité en posant toutes leurs questions (regardez la vidéo sur youtube où on la voit expliquer tranquillement qu'on peut tout lui demander car elle a déjà tout entendu, depuis des questions sur sa vie sexuelle jusqu'à la taille de ses brosse à dents) ; puis dans notre monde actuel, où elle a perçu des allocations et récité un texte, « *it's OK to be different* », devant toutes sortes de publics, notamment des écoliers. Un texte respectueux, politiquement correct, émouvant ; il est reproduit dans le livre. Au fil des pages, Isabelle Marrier illustre puis propose une lecture contre-intuitive très intéressante de ce texte, et de ce passage d'un monde à l'autre. Elle suggère que Sandy Allen trouvait sa « raison d'être » plutôt dans le premier monde. Freak, certes, mais pouvait-elle choisir autre chose que d'occuper ainsi l'espace et de fasciner celles et ceux qui croisaient son che-

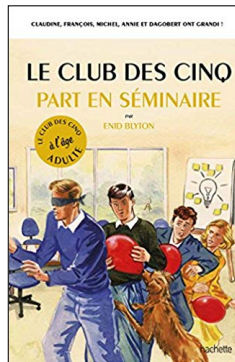


min ? Le texte « *it's OK to be different* » traduisait-il sa pensée, ou celle que nous voudrions qu'elle ait ? Qui est le freak de qui, quand on demande à quelqu'un de dire ce qu'on a envie d'entendre, si possible en nous tirant des larmes, avant de se retirer discrètement de la scène ? Certes, *it's OK to be different*. Mais alors, vraiment OK, OK jusqu'au bout, quitte à déranger : OK, le droit d'exprimer sa colère d'être différent ; OK, le droit d'exprimer sa souffrance d'être différent ; OK, le droit de ne pas rester pudiquement dans son coin au prétexte qu'on ne peut pas ne pas fasciner et incommoder par sa différence ; OK, le droit de dire « je » et de ne pas seulement parler la langue de la norme... Isabelle Marrier part de ces constats politiquement incorrects pour aller à la rencontre des ressentis intimes de Sandy Allen, qui « a toujours fait ce qu'on attendait d'elle », ne s'est jamais exprimée, a quitté la projection du film de Fellini où elle apparaissait parce qu'elle n'avait pas envie d'être exhibée, ou peut-être parce qu'elle n'avait pas envie d'être reconnue pour ce qu'elle n'était pas, ou peut-être encore parce qu'elle aurait voulu avoir le choix d'être dans la norme. Isabelle Marrier précise bien que c'est sa lecture personnelle, et qu'on peut en avoir d'autres : mais elle s'engage, et nous oblige à nous confronter à des questions dérangementantes, mais fondamentales.

Le club des cinq part en séminaire

Bruno Vincent, Hachette

« Tu verras qu'il y aura une bien meilleure cohésion de groupe une fois que tout le monde aura bu une pinte ou deux. » Michel Houellebecq? Non, François, du club des cinq! Eh oui, nous sommes en 2018 et les cinq ont grandi... Claude, François, Mick, Annie et Dagobert (le seul qui n'a pas changé) partent maintenant en séminaire d'entreprise : « tests de personnalité », « techniques de communication », « cohésion de groupe » sont au programme, tout ça pour « créer du lien ». Nous retrouvons ces éternels enfants indépendants devenus sans transition, jeunes adultes irresponsables (et sans nul doute éternels) : autant dire qu'ils suivent exactement le cycle de vie que nous choisirions si la nature nous laissait faire, n'est-ce pas ! Et ils restent totalement en phase avec leurs premiers lecteurs. Dans mon enfance, le club des cinq « engloutissait » de « gargantuesques » repas à base de sandwiches qu'ils avaient « confectionnés », d'œufs, de tomates et de fromage vendus par quelque généreuse paysanne, et pour moi, tout avait incomparablement meilleur goût que dans la réalité. Or, aujourd'hui, François arrive au séminaire de team-building avec la gueule de bois après une soirée passée à aligner des Cuba Libre : voilà qui nous donne peut-être enfin une chance de trouver dans notre vie les mêmes sensations que les personnages mythiques! C'est un auteur anglais, Bruno



Vincent, qui a repris leurs aventures dans une série estampillée « à l'âge adulte ». Pour adultes? Plutôt pour les enfants dans un corps d'adulte que nous sommes tous... Le résultat est vraiment drôle, et je ne résiste pas à l'envie de vous donner un exemple : imaginez la scène où, suite à une erreur des organisateurs, le club des cinq doit dresser un cheval, mais se retrouve avec... un cochon. Le club échoue, et il est dûment sanctionné : comment ça, ils partaient avec un handicap? Comment ça, le cochon ne parle pas français? Mais le cheval non plus! Et de toute façon, la langue est un faux problème, puisque 75 % de la communication est non verbale! Pendant ce temps, tout se déroule parfaitement pour le clan des sept et ça, ça mérite vengeance... Alors on espère une vraie morale de cour de récré à la fin, qui remette les pendules à l'heure au sujet des bons élèves qui cachent bien leur jeu et des mauvais qui s'avèrent injustement méconnus. Est-ce qu'on l'obtient? Devinez... en tout cas, l'auteur n'y est pas allé de main-morte pour satisfaire toutes nos envies de régression. Ce livre est un cadeau merveilleux que l'on m'a fait. Il le sera aussi pour toutes celles et ceux dont les meilleurs souvenirs d'enfance sont sur les routes avec Claude, François, Mick, Annie et Dagobert, libres, sans adultes, dans des roulottes en bois ou des tentes plantées sur des plateaux déserts, au coeur de buissons sur la lande bretonne ou d'un château en ruines sur leur île personnelle...

Le village de l'Allemand

Boualem Sansal, Gallimard

Ne vous y trompez pas. Quand vous regardez le visage de Boualem Sansal, vous percevez immédiatement une grande douceur. Mais ses écrits n'ont rien d'une blquette puisque il s'en sert pour livrer son combat contre l'islamisme et plus généralement contre l'absence de démocratie dans son pays, l'Algérie. Il est certes né de parents marocains, mais a grandi quelque part en Kabylie ou au moins à proximité en terre berbère. Sansal refuse l'arabisation de sa société et défend l'usage du français en Algérie. Il y est aujourd'hui pour l'ensemble de son œuvre, *persona non grata* mais refuse d'en partir. *Le village de l'Allemand* y est pour beaucoup car il assimile dans ce livre l'islamisme et le nazisme au travers du récit de deux frères. Rachel l'aîné avait initialement deux prénoms Rachid et Helmut, et Malrich le cadet était originellement appelé Malek et Ulrich. Rachel arrive le premier en France, fait de brillantes études d'ingénieur à Nantes, intègre une multinationale et épouse Ophélie une Française. Malrich le rejoint plus tard mais il traîne dans la cité de son oncle et sa tante qui l'ont élevé. En 1994, le groupe islamique armé (GIA) massacre une partie de la population d'un village perdu près de Sétif. Les parents des deux



frères, Aïcha et Hans Schiller, en font partie. Et c'est en se rendant sur leur tombe que Rachel découvre ce qu'avait été la vraie vie de son père. Car Hans Schiller fut bien plus qu'un Allemand, rebaptisé Si Mourad, converti à la religion musulmane et héros de la guerre d'indépendance algérienne. La valise trouvée dans sa chambre révèle qu'il avait précédemment été *Obersturmbannführer* passé par Dachau, Mauthausen, Auschwitz, Buchenwald et Majdanek. Mon père ce nazi. Et qui plus est en tant qu'ingénieur chimiste dans des lieux où IG Farben a hautement contribué à l'industrialisation de l'Holocauste. *Le village de l'Allemand* nous raconte la quête de cette histoire familiale sous forme de deux récits qui s'entrecroisent. Celui de Rachel le mène dans toute l'Europe, en Turquie, en Égypte et en Algérie. Un voyage qui le pousse au suicide, au gaz dans son garage. Malrich découvre cette histoire quand l'épatant commissaire de police de son quartier lui remet le récit de son frère. Un commissaire qui tente bien de limiter la montée des Barbus, mais en vain car ils sont de fait protégés par les autorités. Malrich lui aussi résiste aux nouvelles règles de la cité qui interdisent aux filles de vivre leur vie, en les faisant brûler quand elles ne veulent pas comprendre. Mais il est bien seul.